

Yaël Pachet

## Proses

*À Lisbonne, j'ai mangé du chocolat*

Dans l'avion, l'atterrissage sur Lisbonne est imminent, le nom de la ville en portugais nous pelote, nous ne demandons qu'à être séduits : nous attachons nos ceintures et caressons le ciel au-dessus de Lisbonne et ses maisons multicolores. Lorsque nous descendrons les rues à petits pas prudents, quittant le château Sao Jorge, j'accepterai avec gaieté la déception obligatoire qui va avec le bonheur, cette chute dans la réalité, cette douce nausée « qui est le sentiment de celui qui sait que le corps renferme l'âme ». Là-haut la place du Commerce nous est apparue comme un magasin très large et très pleinement vide, racolant et caressant le Tage, en lui offrant d'invisibles et métaphysiques marchandises. D'emblée, Lisbonne nous a comblés définitivement comme étant la ville de la déception. J'entends Alvaro de Campos : « Je viens des environs de Béja, je vais au centre de Lisbonne ».

Guidés par la mer comme par un phare, la pente nous entraîne vers une église. Des femmes préparent l'autel pour la messe de Noël. Nous nous faisons discrets. Une de ces femmes s'applique à chanter des versets au micro, les gens devant nous se lèvent, et les chuintantes sourdes dispersées après chaque répons nous rendent plus attentifs aux murs et à leur résonance. Nous sommes tranquilles car personne ne nous attend. La ville dans le soir tombant nous échappe, cela ne nous déprime pas, nous nous donnons à la pente des rues, aux façades couvertes de carreaux. Nous ne sommes tenus à rien.

Ayant coulé comme de l'eau jusqu'à la place et la mer, le fleuve nous propulse à nouveau vers le centre de la ville. Dans un café reconstitué, anciennement place du Rossio, un Pessoa invite les touristes à s'asseoir à sa table sur une chaise de bronze mouillé. Une fois mort, on ne pense à vous que deux fois par an, a-t-il dit. Je m'en souviendrai quand au restaurant, plus tard, dans le même quartier, une petite fille à côté de nous caressera, dispersera puis rassemblera la chevelure de sa mère dans le creux de ses bras. Depuis le décès de ma mère, moi, j'attends toujours qu'elle revienne. Je boudé mes larmes, le nez sur les azulejos bleus qui couvrent les murs. Toujours en rêve, en réalité, je pense les poèmes d'Alvaro Caeiro ou ils me pensent. Il est impossible de ne pas voir Pessoa partout à Lisbonne. Dans la rue, le petit visage long, les yeux sombres dédaignent notre présence, sans méchanceté aucune, Pessoa est lui-même et nous sommes nous-mêmes, absolument, dans la rencontre, le croisement, l'effacement de soi et des autres, au détour des rues de Lisbonne. De la même façon je ne peux échapper au chagrin qui resurgit toujours ailleurs que chez moi, ailleurs et loin de chez moi, avec une autre intensité que chez moi, parce que le chagrin a pris dans ma vie la forme d'une femme qui voyage et qui s'allonge à mes côtés sur les lits jumeaux des chambres d'hôtel. Combien ai-je été déçue par le bonheur, comme j'étais heureuse et combien je pleurais.

« Demain on va dans les musées, on va s’amuser », dit Pierre. Après une nuit d’angoisse terrible à l’hôtel, l’angoisse avait pris la mesure du cœur d’Alvaro, celle de la mer, des mers, des îles inconnues, des continents ignorés, de l’immensurable, nous visitons la casa de Pessoa avec la vieille commode où lui apparut son maître, le « gardeur de troupeau ». Le séjour dans une ville étrangère favorise la concentration de l’être à travers son heureuse dispersion : il me semble que nous réalisons un peu le souhait d’Alberto Caeiro d’être non seulement « tendre agnelet » mais « le troupeau tout entier afin d’aller éparpillé sur tout le coteau en étant plus d’une chose heureuse à la fois ». Nous achetons chacun un fétiche en carton bouilli pour nos « cœurs en verre peinturluré » et cette acquisition nous apaise. Nous ne demandons qu’à croire en un dieu. Je vais pouvoir redescendre vers la mer, attendre les caravelles invisibles à la tour de Belem.

« Je voudrais être celle qui vous attendrait dans les ports ». Les pirates n’ont manifesté que trop peu de cruauté à mon égard. Ils ont disparu, me laissant là. La féminité de leur âme, ce sont les femmes qui les attendent en Bretagne face à la mer, ce sont les femmes au Portugal, face à la mer aussi, c’est Alvaro de Campos, face à la mer, c’est la place du Commerce, ouvrant ses bras nus à l’eau nonchalante, face à la mer. Il suffisait de laisser faire Lisbonne et Pessoa, pour qu’à nouveau je joue dans les jardins de l’enfance aux animaux fantastiques et aux végétaux parlants, et rejoigne, partant de là, amoureuse, dans le sillage des caravelles, les pirates de mon adoration et de ma douleur.

### *Chocolat revisited*

À Lisbonne, l’élévation de l’âme a été vécue par nous, l’excitation du cœur et la galvanisation de l’esprit propre aux voyageurs que nous fûmes pendant quelques jours nous a appartenu, mais à quel endroit et à quel moment exactement ? Je ne saurais le dire. Nous voilà rentrés à la maison avec l’intime conviction d’avoir vécu une expérience transcendante et satisfaisante, celle du voyage. Mais lorsque je me penche sur tel ou tel détail des souvenirs de notre séjour à Lisbonne, sur les notes que j’y ai prises avec l’enthousiasme de celui ou celle qui a le sentiment de vivre vraiment l’exotisme et le dépaysement, je constate avec désarroi que l’expérience transcendante a été imaginée, puisqu’à aucun moment, là-bas je n’ai cessé d’être moi-même, c’est-à-dire collée à la terre et au réel. Je ne peux pas honnêtement dire de la réalité qu’il s’agit d’un rêve, ni affirmer d’un rêve qu’il s’agit là de réalité. L’expérience réelle et spirituelle du voyage, qui n’est pas un rêve puisque nous sommes réellement allés à Lisbonne, mais qui en est un puisque je n’ai, il me semble, jamais vécu cette expérience directement et concrètement, s’est apparemment glissée dans les invisibles interstices de l’expérience réelle et physique du voyage, soumise à la loi de la chute des corps, si bien que cette expérience merveilleuse nous a été donnée en nous échappant sans cesse, et que le sentiment de liberté, lié au déplacement et à la découverte d’une ville inconnue et merveilleuse, s’est lui-même donné la liberté de ne jamais se laisser circonscrire dans un lieu et un instant précis. Le souvenir saisira mieux que le présent, le bonheur du voyage, car il recolle l’expérience de l’âme à l’expérience des

corps, fait une expérience unique de ce qui fut une expérience double, celle de nous toujours nous-mêmes ailleurs, et celle de nous, différents car justement ailleurs.

Ainsi, tel que je me le représente maintenant, c'est l'œil rivé à la mer, que Lisbonne nous est apparu le mieux, c'est-à-dire que c'est en contemplant la mer, tournant le dos à la ville, que nous avons le mieux réalisé que nous étions à Lisbonne. De la tour de Belem nous savons que Vasco de Gama est parti, sa caravelle et les trois autres, que des prières furent dites, des adieux prononcés, nous imaginons ce départ et en l'imaginant nous le vivons, nous qui nous tenons là, ignorant l'art de dire adieu, y compris à nous-mêmes. En regardant la mer, à travers une mince fenêtre de pierre blanche, nous voyons notre départ sur des caravelles, nous sommes partis, et nous regardons notre éloignement. En regardant au loin nous quittons un instant nos corps lourds, en nous retournant à nouveau vers la terre, nous retrouvons nos corps et nos regards posés l'un sur l'autre. De cet endroit, je l'affirme aujourd'hui, les caravelles nous sont apparues, aussi clairement que la mort et l'aventure : nous ne les avons pas vues mais nous les avons vues, le brouillard qui régnait ce jour-là (car il y eut bien : « un jour à Lisbonne... ») sur le Tage s'est transmué aujourd'hui alors que j'y repense en clarté absolue, et il me semble qu'avec le temps, nos propres souvenirs douloureux et personnels trouvent dans cette ville lointaine, et qui s'éloigne, sur cette mer blanche, une racine irrationnelle qui les rend plus vivaces et plus réels.

### *Semper lacrimans*

Je ne sais plus de quel temps, à quel moment, vers quelle époque, je suis. Une grande pluie de sentimentalité m'est tombée dessus. Je sèche mes larmes, puis ma peau, puis mon cœur, puis je frappe le lit mortuaire. Mon chagrin n'est pas de ce temps-là où je pars le matin avec un sac rempli, il n'est pas de ce temps-là où je griffonne le nez penché sur mes genoux, il n'est pas de ce temps-là des autres car le temps des autres est autre.

À quelle heure apparaît mon chagrin ? Lorsqu'il est là, je tente de sortir de la chambre froide qu'est mon âme avec discrétion. J'échoue, les larmes m'alourdissent considérablement et c'est probablement à ce moment-là que le combat a lieu. Un être magnifique perdu pour moi arbitre avec indifférence une lutte corps à corps à l'intérieur de mon corps, la mère pacifique contre la femme guerrière, les cheveux longs contre les cheveux courts, sein pressé contre sein. Il n'y a pas de sang mais un écrasement, une meurtrissure et un affreux pressentiment. Le pressentiment me conduit à une terreur du temps. Après une perte de conscience je me retrouve dans un autre monde. Je sais que ce monde est faux mais contient des vérités. Je sais que l'autre monde où je pleurais était vrai mais contenait des mensonges. Mon chagrin pour survivre ne peut que dévier vers l'immoralité.

Si l'écriture était tissu, je lui coudrais à elle, la chef, une belle robe hautaine et tentatrice. Je serais une esclave qui écrirait non par rébellion mais par assujettissement. Mon service serait doux et froid. La beauté régnerait... mais mon rêve s'est déjà dissipé et s'il n'y avait pas ce caillou dans la poche je douterais d'avoir jamais

quitté la maison. Oui cela a bien existé, cette patrie, ma patrie, qui m'appartient toujours alors que tout est perdu, et que la grande Disparition passe encore, coupant ma route et me laissant avec une montre arrêtée au poignet.

Dire où je suis ? Mais je suis loin, très loin, à tel point que les cailloux ont glissé dans l'herbe mouillée, le chemin s'est effacé, les pierres de la maison se sont disjointes. Je suis trop loin pour savoir quand je suis. J'étais là-bas si inquiète du temps. Depuis, le temps m'a engouffrée et je ne m'en inquiète plus. Il a avalé toute mon inquiétude. Un être humain assis dans l'estomac d'une baleine ne distingue pas le jour de la nuit. Il n'est ni en retard, ni en avance. Traîner ou se presser n'a plus de sens pour lui. Imaginez-vous cela ? Maintenant que mes sentiments se sont fossilisés, je n'arrive même pas à profiter du temps libre que cela me procure pour les étudier à la loupe. Je n'ai pas l'esprit scientifique. Je préfère m'asseoir dans l'herbe les jambes en v. Je ne sais rien faire de mes dix doigts, alors je tapote.

La folie ce n'est pas grave, mais l'angoisse fait mal. Parfois même elle vous cogne. Perdre celui ou celle que l'on aime de toute sa vie avec le toujours en ligne de mire, comment voulez-vous y survivre ? Mauvaise blague ensuite, ou mensonge ravalé, ou folie la plus vraie des solutions, vérité du malheur.

Parfois les gestes se ralentissent, le regard se perd, le mouvement est impossible, la vérité est dans la posture que le corps prend par hasard lorsqu'il s'oublie. La vérité est dans les mains et ces genoux un peu pliés, dans les bras qui dessinent une figure comme une lettre. Ce corps-là est dans l'espace, on pourrait même imaginer que quelqu'un crie en le voyant : « tiens c'est elle, elle est là ». Ce cri serait perçant et le corps sursauterait ainsi que la pensée qui est à l'intérieur. Après la mort il n'y a plus ce cri, ce cri se retourne sur lui-même et vous bloque la gorge.

« Houhou ! » Et dans la foule on se retrouve, on s'était perdu, on s'est retrouvé, cette joie après l'angoisse de la rue commerçante et animée qui sépare par mouvements subtils de masse humaine les gens qui s'aiment, les gens de la même famille, inséparables et séparés, liés par la conviction d'être liés, « houhou », on se retrouve, « où étais-tu ? ». Dans la foule les morts apparaissent. Mais le « houhou » si énergique, si plein, si fort, si aigu, immortalisé par l'interprétation qu'en donnait ma grand-mère lorsque j'étais petite, restera en dedans. Et les morts ne se retournent jamais.

Je rentre chez moi. Mais les murs sont faits en papier, les fenêtres sont des trompe-l'œil, les portes se brisent lorsqu'on les claque. Quelle heure est-il ? On perd ceux qui vous sont les plus chers, il n'y a plus qu'à se leurrer suffisamment pour que le mensonge se matérialise en oreiller où enfouir sa tête. Le matin le jour se lève, il vous appelle, le temps n'existe pas mais il sait s'imposer tout de même. J'obéis à la loi de la nature, s'humaniser revient à s'animaliser. L'animal que je suis plie ses draps et se nourrit. La pensée s'estompe, on ne la distingue plus, le moi est artificiel. Mon amour joue aux cartes, affalé dans le creux d'une baleine. Houhou, où, où es-tu ? Le cri ne sort pas, il est puni. Je marche au bord de l'eau qui brille, l'air est doux, je croise les femmes survivantes et je leur souris.

### *Ce qu'il en restera*

L'adultère des poètes diffère-t-elle de l'adultère des épiciers? Étudions de plus près ce roman-photo : elle prend le train. Elle lit un livre calibré pour être lu en deux heures. Il lui reste trois pages à lire lorsque l'annonce comme quoi on est arrivé au terminus est faite joyeusement mais avec fermeté. Elle n'a pas pris le temps d'aller se remaquiller. Tout à coup elle réalise ce qu'elle fait mais son intention n'est pas de réaliser ce qu'elle fait, mais de le faire sans le réaliser. Ainsi à la place de la prise de conscience, une angoisse molle qui disparaît, soufflée par le courant d'air métallique de la gare. Comme un chariot de bagage elle se pousse jusqu'au bout du quai près de la locomotive et là quelqu'un d'autre (une denrée précieuse, vitale : un homme) se charge de son destin. Elle refuse de se poser la question : qu'est-ce qui restera de cela. Il faudrait observer, vivre et penser intensément, alors que la langue ne demande qu'à régner et qu'à inverser les pôles. Inversée donc elle voit à l'envers ce qui se passe comme on regarde par le trou d'une serrure des choses soi-disant interdites. Cela s'appelle garder sa réserve, sorte de chambre froide où elle tourne en rond essayant de se réchauffer à ce cercle enfantin toujours répété pour que les pas finissent par faire image et donc sens.

Image extérieure à la chambre froide : un salon rouge, une antichambre d'hôtel, un canapé, du sirotage de cocktail, plus tard un allongage, l'un et l'autre. Ce qui est dit transpire. Chaque interdit transgressé doit rester un interdit sinon le roman-photo vous tombe des mains. Or les mains sont entraînées dans de vilains jeux, elles saisissent, troublent, manquent, comblent, elles sont enfin devenues passionnantes. Elles servent enfin à quelque chose. Elles jouent d'un instrument utile à l'un et à l'autre pour que le présent soit. Le temps lui appartient ainsi et la rend libre. Sa parole ne doit pas être moite, elle doit se contrôler. Et savoir aussi ensuite se glisser, s'allonger, s'avouer. Ce qui l'intéresse n'est pas autre chose que ce qu'elle veut : la jouissance. La conversation ne tourne qu'autour de ça, parler ne sert qu'à ça. Elle ne pense qu'à ça. Elle a dû être poète, ça ne se voit pas ?

### *Ce qu'il en est resté*

Enivrée de solitude, livrée à moi-même et dans l'élan d'une journée articulée par le ciel soufflant l'Expression, je me remémore un amant très éloigné : il me semble que le désir ancien comme un drap est palpable, que quelque chose que je cherchais avidement, qui ne m'appartient plus, qui lui appartenait, s'est détaché de lui, puisque j'en reçois l'onirique visite. Traversée par cette incompréhensible excitation sans affection, passée dans le temps, passant à nouveau en moi détachée du temps à ce moment précis, je cherche à distinguer les traits ou la silhouette de l'homme impressionnant. Les hommes que j'ai désirés ne m'ont jamais intéressée. Il a imposé, celui-là, une course au désir, une course en avant en compétition avec le désir en avant, j'arrivais essoufflée, le désir n'était pas semé en chemin malgré la vitesse de ma course. Nous étions en nage le désir et moi, un peu hostiles, le désir m'avait choisie sans me consulter comme à l'ordinaire, le désir passe en vous et l'on court, ratant l'autre dans l'élan mais l'air fendu souffle la culpabilité qui aurait pu en résulter.

Certains se donnent rendez-vous à eux-mêmes dans l'autre. Je ne me donne pas cette peine. J'oublie qui je suis, j'oublie l'autre, peu d'effort en somme, quelque chose se passe alors, de cette manière, l'événement privé de témoins et d'identité s'étale. La chambre n'a que faire du « comment-t'appelles-tu ? Comment je m'appelle ? ». Ce n'est pas moi dans la chambre mais ma jouissance. Ça ne pense qu'à ça. Une élection est faite dans la foule selon des règles, des signes, des danses, des éléments, des prières et du silence : le hasard se fait une tête de destinée, il a ses désirs. Pour qui me prends-tu ? Pour celle que tu veux, et s'il y a des détails, on tâchera de s'y plier. La journée est passée, le ciel s'est distendu, il n'y a plus de traces, il n'y a plus de signes, le lit est refait. Embringuée dans le souvenir d'un souvenir puis-je croire encore à la nouveauté absolue d'un événement ? Tout n'est-il pas souvenir d'emblée, pas encore amer ? Reste le brun des cheveux, brun déjà vu sur tête très précieuse, répandu sur d'autres. La couleur remplace le nom, elle colle encore.